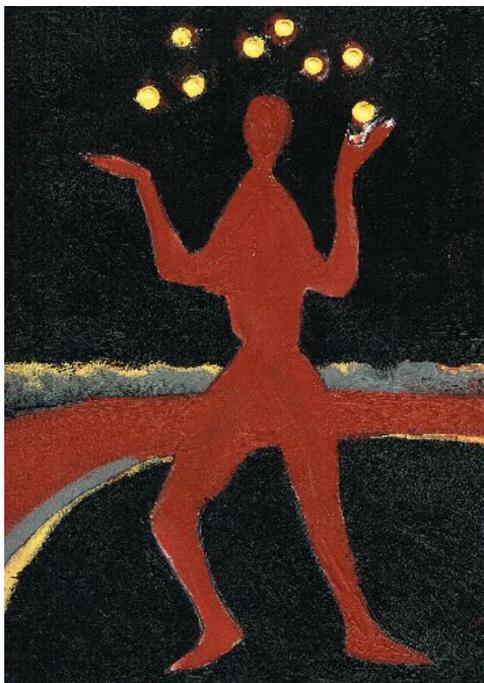


Le chemin clair II

LE CHEMIN CLAIR II

II/ TROIS SAISONS POUR UNE VIE (suite et fin)
III/ TEL UN PARFUM D'UNE ÎLE LENTE



Jongleur n° 1, acrylique sur carton
© Xavier Hiron, 1995

Le chemin clair II

L'année 2012 fait partie des plus prolifiques de l'auteur. Il y continue son Chemin clair, y adjoignant, pour clore son final, un recueil plus ancien écrit dans les conditions particulières d'un voyage exotique, réalisé dans le cadre idyllique de cette île de Tahiti qui s'étale au grand large du Pacifique, et sur laquelle il était revenu, presque dix ans après un premier voyage professionnel.

SOMMAIRE

LE CHEMIN CLAIR II	715
II/ TROIS SAISONS POUR UNE VIE (suite et fin)	715
3/ UN REPOS POUR LA VIE (tentative)	715
1316- Nous, les immolés (18)	715
1308- Un autre grand bleu (18)	716
1312- Dérivant sous l'azur (18)	717
1313- Dans une carte postale (18)	717
1314- Dans la fournaise du voyage (18)	718
1315- Notre ruelle d'Italie (18)	718
1317- Dans la vigne (18)	719
1318- Nuit d'étoiles (18)	720
1319- Dernière vague (18)	720
4/ LE CHANT DES AUTOMNALES (énième tentative)	721
1323- Automnale n° I (14) ou Sonnet inversé	722
1324- Automnale n° II (22)	723
1325- Automnale n° III (22) ou Les pleurs du langage	724
1326- Automnale n° IV (25)	724
1327- Automnale n° V (9)	725
1329- Automnale n° VI (20)	726
1330- Automnale n° VII (18)	726
1331- Automnale n° VIII (20)	727
1332- Automnale n° IX (25) ou Résurgence de l'automne	728
1333- Automnale n° X (25)	729
III/ TEL UN PARFUM D'UNE ÎLE LENTE	730
812- Ce matin gris... (21)	731
813- Imaginez l'orage... (24)	732
814- Est quitté ce chemin... (24)	732
815- Voir des feuilles... (25)	733
816- Matin encore... (23)	734
817- Voici ce grand courroux... (24)	735

Le chemin clair II

818- Écrire comme ça... (24)	736
819- Là des troncs... (25)	737
820- Sentiments avivés... (22)	737
821- L'assemblage galant... (24)	738
822- Ici ne souffle... (28)	739
823- Une telle abondance... (24)	740
824- Puis l'esprit des ancêtres... (24)	741
825- Le sait-on ce qui fait... (23)	742
826- Être levé avec le jour... (28)	743
827- Il pleut de pieux insectes... (25)	744
828- Indolence, nonchalance... (31)	745
829- J'ai rempli des cahiers... (21)	745
830- Des arbres plumes... (24)	747
831- Vivre nu dans sa case... (26)	748
832- Les poules piaillent... (26)	749

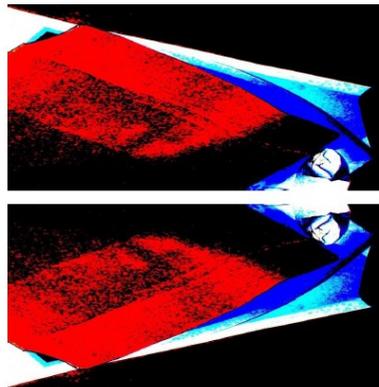
(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

L'assemblage galant
Du coquillage et du tressé
Aux vastes flamboyances de nacre.
Aux plissures perleées
Par l'imagination exquise
Et pleinement rythmée
De nos grands yeux marins.

Couler ce mimétisme de la mer
- ces sons étranges des corps voilés -
Dans l'enspiement du monde.

Dessins souples. Cris fermes ou déliés.
Et ces tressages sombres ou serrés
Et qui s'installent aux grands labours :
Et jusque sur les peaux lisses comme des mangues
À peine tatouées !

Mouvements ascendants
Au pur chanter d'azur.
Aux colliers des coraux sur de l'or blanc.
La mare. La chute d'eau qui bruit
Exalte à notre insu
Ce sentiment tenace de terrien.
Quand la nature, elle, travaille
Dans un écin d'eau saturé
À son artisanat secret... !



821- *L'assemblage galant...* (24)

Tête-bêche © Xavier Hiron 2022 (en résidence)

L'assemblage galant..., carte-poème en résidence n° 25
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2022

Le chemin clair II

LE CHEMIN CLAIR II

II/ TROIS SAISONS POUR UNE VIE (suite et fin)

3/ Un repos pour la vie (tentative)

L'été débute au blondissement des blés
Comme débute un champ au ventre de la terre.
Comme tes cheveux fous, le hâle dans les prés
Lorsque la sève est en suspens. Aussi sereine
Que le mélange éparpillé aux grands toits d'or.
L'été débute avec ta propre volonté. Ta volonté
Inepte que tu caches comme aux aguets
Dans l'immense profondeur de nos échanges.
Comme un transport d'une nuit vers l'autre nuit
Immonde peut paraître le jour, sa souveraineté.
Immonde, sa pluie qui bat en sa tranquillité...
Mais rien ne sera demandé à ce passant sévère
Que de passer sereinement et de gagner sa sphère.
Il ne lui sera rien demandé que de débusquer la nuit
D'une manière moins austère. De débusquer l'ivraie.
De déclamer son chant, de déclamer sa pure chair !
À nous, ces immolés au froid crucial de l'été
Tel un grand feu de joie au cœur de la matière.

1316- Nous, les immolés (18)

Tu seras parcourue de grands courants d'air frais.
De courants d'air marin venus à ta portée.

Le chemin clair II

La brise est sauvageonne et se disperse par les monts
Et son soleil est pur comme une rondeur d'alouette...
Car tu cherches une offrande magique par le midi :
L'orage frontalier, et qui dirige ses échos ?
Mais personne n'a plus parlé au moins depuis le jour
Et sous l'ampleur féconde des nuages obscurs
S'amoncelle doucement cet arrière-plan de tes pensées.
Tu sens que monte la puissance d'un verbe incarné.
L'étendue d'une eau plate clapote à tes chevilles
Et se ride de bonheur, comme une frange lancinante...
Tu te réveilles de ta torpeur, tel un néant assassiné
Pour plonger dans les entrailles d'une fraîcheur remuée
Qui glisse sur ta peau et vrille ses puissants tourbillons
Tel un fugace passé s'éloignerait pour enfin te dissoudre !
Car on ne pleure pas lorsqu'on gît sous la mer :
Même lorsque nos yeux restent grands ouverts.

1308- Un autre grand bleu (18)

Promenade tranquille entre Maine et Anjou :
Deux à deux, notre vieillesse s'étant mise à genoux.
Comme un été d'orages, nous dispersions nos corps
Dans un outrage fait au temps et au remord.
Au-dessus de nous, enfouie dans un ciel cotonneux
Nous entendions la pluie, ses notes lourdes et sourdes
S'évaporant sur l'étang gris de nos beaux jours.
Et le château, enrubanné dans sa brume profonde
Sonnait telle une cuirasse, sous son heaume de bure :
Sa hallebarde fière et chargée d'un fringant étendard
Sur sa hampe de bois, éperonnant le ciel !
Nous nous prenions pour des promeneurs d'un autre âge
Dispersés sous une destinée hasardeuse, notre fière jeunesse
Ayant disparu. Aujourd'hui et hier se fondaient en lieu sûr
Perdus dans un cénacle vieux et une force majeure...
Nous dérivions ainsi, sous l'été blond qui nous rassemble.
Car nous étions cette déambulation même de nos âmes :

Le chemin clair II

Deux à deux, notre vieillesse s'étant mise à genoux.

1312- Dérivant sous l'azur (18)

J'ai mis l'été dans une carte postale
Pour l'envoyer à une amie. J'ai mis l'été.
Sa senteur parfumait cette frange de mauve
De haut en bas du grand Midi ensoleillé.
L'ombre avait fui sous la tonnelle
Quand s'évertuaient à crisser les cigales
Dans l'âpreté du jour qui sous les mots s'est enfouie.
Un hanneton a traversé la page blanche.
Bruissait au loin le grand soleil : dans une course
Près des roches plissées, comme une nappe qui s'enroule.
Sa volupté se répandait tel un son immobile
Qui se déploie dans l'air que touche toute chose.
J'ai inhalé cette large épaisseur incrédule des rêves
Que ma carte postale a traversée comme une lance.
Et je m'agenouillais ainsi au temps qui passe
Dans le souvenir ocre que m'offrait ton cœur.
Suspendu quelque part, sous trois mots envolés...
Car la vie sans effort ne dure jamais bien longtemps.

1313- Dans une carte postale (18)

Rendre au ciel un silence : rien que la terre et le vent.
Traverser le Vercors, un peu des Terres froides.
Saturation des pierres, saturation de la douleur.
Les grands frênes argentés secouent leurs feuilles
Au souffle d'une rivière qui s'emplit de galets.
Ici, l'haleine brûlante des montagnes descend
Comme une pluie d'ardeur : une peste immobile
Que l'on croise longuement, dans un regard...

Le chemin clair II

Joindre les Chambaran, si cela se peut faire.
Dériver un moment au vent morne des noyers
Éplorés. Près de l'église, Saint-Jean cache ses graffiti.
Appartenir à cette longue transhumance des siècles
Bordée de matines et de vêpres, de fenaisons fuyantes.
À cette longue écharpe des jours qui nous cuisent là-bas
Comme une terre de sable et de fortes rocailles.
Avec, au bout de la vallée, ce vieux repère caché
Au creux d'une forêt qui bourdonne au soleil, étalée
Près du silence et de la fraîcheur nacrée de ses nefs.

1314- Dans la fournaise du voyage (18)

Le calme est revenu dans notre ruelle d'Italie.
Cette nuit, j'ai entendu la pluie qui arrivait de loin.
Marchant à pas assourdis jusqu'à gorger notre mémoire
Elle irriguait la plaine des maraîchages.
Et ce souffle qui suit la lente langue de la rivière
Serpentant, ne nous atteint que rarement...
Et sa tranquillité, dans son transport, nous berce.
L'exubérance des légumes se double des quietudes
Que bénissent les gouttes qui tombent du ciel.
Cette envolée des passereaux qui s'abreuvent des flaques
Au droit que nous avons d'écouter leurs douces vagues
Qui s'allongent dans nos cœurs : chaleur et simplicité
Que seule une écoute attentive saura laver de nos péchés !
Les saisons, au-dessus de nos têtes, ne sont que transitions.
Elles qui s'étirent à nos portes dans le silence des jardins
Jusqu'à ce que le soir de la nuit qui s'annonce
Lave ainsi nos visages... Jusqu'à ce que le temps nous vienne
Glissant comme un don son obole dans notre bouche* !

1315- Notre ruelle d'Italie (18)

* dans l'antiquité, il était mis parfois une pièce de monnaie dans la bouche des défunts afin qu'ils puissent être en mesure de payer le passeur qui les ferait traverser le fleuve vers l'Au-delà.

Le chemin clair II

Ce plaisir de marcher entre de très longs murs
À découvrir la vigne claire. Ce long plaisir
Le jour étant réduit à sa portion congrue.
Ce jour franc éclipsé de cette terre même
À peine retenue d'un fil imaginaire...
Simple trame attachée à la pointe d'un clocher
Qui surnage, héroïque, au-dessus de la crête :
Comme coupé aux deux-tiers de sa hauteur
Par la pente des herbes, des rochers et des caves !
Puis des carrières anciennes où la pierre de taille
Devenait marchandise et dérivait au fil de l'eau...
Aujourd'hui, c'est nous-mêmes qui dérivons
Nous-mêmes étant happés par le soir indolore.
Par cette nuit qui surabonde, par son vin immobile :
Fin et tranquille soir au soleil dispersé ! Nous-mêmes
Dans cette nuit mêlée de sève et d'un enfantillage
Nous environnant, fébriles... Nous tenant prisonniers
Dans sa fraîcheur, sous le pas invisible des échelas !

1317- Dans la vigne (18)

Les enfants fatigués sont allés se coucher.
Leurs tremblements résonnent dans un air saturé.
Leurs cris sont comme enfouis. Leurs trémolos suraigus
Ont percé cet azur d'une nuit où saignent ses étoiles...
Et nous restons sous cette pluie vainement amassée
Comme deux amoureux que nous ne sommes plus.
Que nous ne sommes plus guère, ou par procuration
Seulement... Sous cette pluie languide des étoiles
Qui ruissellent sur le dallage livide des pierres blanches.
Ce pavement lustré comme l'est la mémoire
D'avoir été, par une nuit ancienne, la semence du ciel.
Si désespérante peut être la vie, quelquefois.
Mais ô combien puissante, au final, restera sa leçon !
Et nos sourires lissés, dociles, au creux de cette nuit
Et si tranquilles, tel un espoir de paradis...

Le chemin clair II

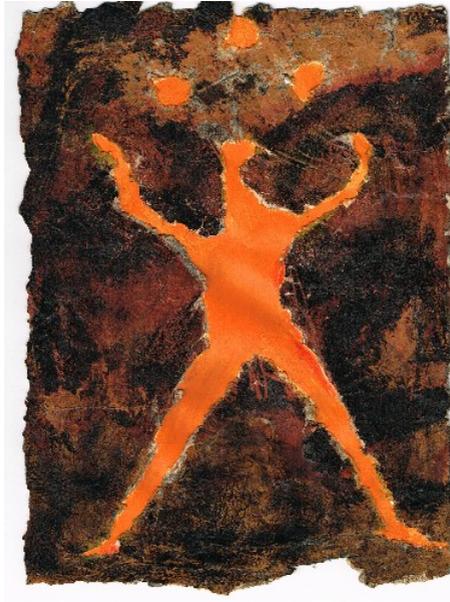
Ici ou bien ailleurs, qu'en serait-il autrement
Pour nous qui sommes éparpillés sur cette Terre... ?
Dans cette vie de nuit et d'étoiles éplorées !

1318- Nuit d'étoiles (18)

Tel un orage d'été, nous dispersions nos corps.
Nos corps comme un outrage au monde et au remord.
Nous dispersions nos âmes vierges et fortes
Et emplissions nos vies, tel un cargo. De telle sorte
Que nos cales franchies, à nos pieds tombait morte
La mer. Et sa sempiternelle note - sa plus forte expansion -
Fouissait parmi les sables, dévorant sa cohorte
De belles lames blanches se levant de la grève !
Cette émotion est forte de voir sortir vivantes
Une jambe puis l'autre. Un bras, le pied, la tête...
Le sein, l'œil et le ventre : si doux qu'une caresse
Ne peut en un instant en avoir fait le tour !
Et nous déambulions, entourés d'âmes mortes.
Elles qui se levaient d'une telle vigueur - ces despotes ! -
Et le chant de la mer semblait leur ribambelle.
Leurs espaces saillants alors mis en jachère...
Sous les frissons d'azur, de neige et de clarté
L'été en nous finit lorsque les chaumes sont labourés.

1319- Dernière vague (18)

4/ Le chant des automnales (énième tentative)



Jongleur n° 3, acrylique sur carton déchiré
© Xavier Hiron, 1995

Comment veux-tu que le ciel soit bleu
Si ton sourire est teinté de nuages ?
Comment veux-tu que l'automne soit limpide

Si les pierres de ton chemin jaillissent hors de ta mémoire
Tranchantes comme une soie sans levain ?
Ou comme cette tache qui se pose sur la brume sanglante ?

Le chemin clair II

Comment veux-tu que le vif chevreuil de ton cœur
Saute sans crainte dans l'abîme de ton feuillage ?
Ou dans celui de tes sentiments oubliés dans une nuit sauvage
Si le venin de ton esprit vient soulever tes insomnies ?

Comment veux-tu que ton âme soit gaie
Si tes pensées restent confuses et sans âge
Sous le grand parapluie de ton automne qui s'avance
Vers toi, comme une ondée mouille le sol ?

1323- Automnale n° I (14) *ou* Sonnet inversé

Un jour
Suivi d'un autre jour.
Puis un jour encore
Plus un autre, peut-être...

Toujours et encore renouvelés
Viennent ces jours à ma fenêtre
Se féconder : l'un à l'autre promis
À la faveur des marées.

À la ferveur d'une âme mordorée
Qui s'épuise si lentement
À vivre d'un seul jour
À l'autre jour mesuré.

Et ainsi vont les jours.
Car nous viennent ces jours
Comme un à un s'en reviennent
Les lourds chevaux de ton cœur
Déferlant sur les vagues d'un océan
À une grève amenées.

Le chemin clair II

Et la vie qui se meut
Ainsi, au creux des reins fragiles
Te sera comme un jour allumé
Après un autre répété.

1324- Automnale n° II (22)

J'ai entendu les pleurs
Des rêves oubliés
Dans le coin d'une poche
Sur le bord d'un carnet.

D'un cahier qui abonde
Dans le sens des années
Qui vont s'effilochant
À la herse du temps

Sur le fil aiguisé du langage.

J'ai entendu ces pleurs
Suaves d'un langage
Qui naviguait : sueur
Incommensurable d'un âge

Sur l'océan de tes verdeurs !
Ainsi je me suis aperçu
De cette faible vanité
Développée dans cet esprit

Où surabonde le vivant.

« Les mots n'existent pas, me disait-elle
S'ils ne sont pas tout à la fois
Gorgés de la saveur sauvage du sens
Et de la tendre substance du néant. »

Le chemin clair II

1325- Automnale n° III (22)
ou Les pleurs du langage

Il est saisi des mêmes thèmes
Participe des mêmes joies.
Happé par la même haleine
Et tenu par les mêmes lois.

Son insatisfaction ne gêne
Que les allées des sous-bois
Dans un monde que ne gangrèment
Que d'hirsutes Robin des bois.

Sa peau parfaite de Carême
De feuilles douces, d'arbres de foi
S'étend au faite des systèmes
Dans des profondeurs d'autrefois.

Aimons la feuille qui roussit.
Aimons le valeureux exploit
De celui qui métamorphose
Sa sépulture en feu de joie !

Car c'est ainsi que va le monde
Empli d'éclats et de pénombre
D'où meurt sa large apothéose :
Aussi légère et aux abois

Pour renaître en toi et à moi !

Il est saisi des mêmes thèmes.
Ce sont ceux où la joie se voit
Au sommet fort d'une rengaine
Qui résonne, au profond des bois.

1326- Automnale n° IV (25)

Le chemin clair II

Mistral sauvage et vent violent.
Arbres de rage, fureur de sang.

Automne : tu es un rite de passage
Avec ton froid et tes usages.
Et tel un chaleureux présage
Au cénacle du sang des hommes
Tu offres, perdus au fond de tes ombrages
Les clés d'un vaste et sage univers...
Ton vent sauvage : mistral violent !

1327- Automnale n° V (9)

Ton automne est plus triste qu'un séjour dans la mer.
Ta vie, une auréole mauve et cendreuse de corsaire
Abandonnée au fil du vent et des galets
Sur la grève tranquille, son sillage désabusé...
Tel un orage perdurant dans la mousson des alizés
Lui qu'on aurait puni. Chassé, pour ne plus revenir
Au centre même de sa mémoire !

Ton automne : un tel sourire dilapidé
Se prolongeant après la pluie et le beau temps.
Aussi secret qu'une joute marine désenchantée
Que la surface des eaux referme aux yeux du monde.
Qu'il en aura fallu de la sueur et des baisers
Gagner, dans cette pure immensité de sa marée !

Ton automne ressemble à cette souffrance libérée.
Et ta vie qui s'endort si doucement
Sous cette couverture de bienséance
Comme un enfant que tu étais, s'éloignant au levant...
Ton automne est plus triste qu'un homme s'endormant :
Désespérément vide et très secrètement absent
Dans ce temple impétueux de la mer !

Le chemin clair II

1329- Automnale n° VI (20)

Ta vie est aussi gaie qu'une chanson de rossignol.
Aussi impénétrable qu'est une fusée dans le ciel
Qui s'élance, puis se courbe, se rabat sur la terre
En une symphonie ardente de saveurs et de miel.

Ta vie est aussi gaie qu'un feu de feuille sèches.
Aussi glorieuse et irréelle qu'un torrent de merveilles
Qui traverse la rue de tes sous-bois mordorés.

Ta vie, comme une jouvencelle ensoleillée
Dans la vallée des hauts bûchers qui des sorcières appelle.
Ta vie s'expande et se dilate. Puis, plus tard, se dilapide
Au cénacle vieilli que réunit la nuit dorée...

Ta vie est cette gaîté même
Tombée du ciel et devenue ta joie.
Ta vie - ton amour innocent, ta fureur et ton âge -
Par les molles coulées de verdure et de lenteurs
S'épanche doucement au fil irisé de tes heures
Dans cette sombre clairière : cependant impérieuse

De ton plus long poème.

1330- Automnale n° VII (18)

Car ainsi va la vie : triste et gaie à la fois.
Incommensurable, elle devient de feu et de sang réunis.
À la fois chatoyante et à la fois docile : cette flamboyance
Telle une caresse de givre et de douceur renouvelée.

Ta vie est triste et gaie à la fois, comme l'est une hôtesse

Le chemin clair II

Qui s'apitoie sur cette joue de ton humeur séante
Dans ces jardins du monde où bruissent tes ferveurs.
Où bruissent tes malheurs, aussi. De ta douleur et de ton âme
Habile et vaguement vengeresse, cette incommode déesse
Qui se consolerait d'une rugueuse tendresse...

Car ainsi va la vie : triste mais gaie à la fois.
À la fois chaude et translucide, empesée et dorée.
Comme un pantin que l'on aurait planté aux ressources gelées.
Puis habillée de cet habit dont l'automne t'aura parée.
Car l'automne, ce doux être fugace, est par toi habité
De fantômes et de choses qui dépassent de loin
Ton ivresse, ta richesse et toute ton âpre beauté !
Il est celui dont la pénombre sombre des palais
Parfois t'habille d'une vertigineuse sagacité...
Ta vie étant triste et gaie à la fois.

1331- Automnale n° VIII (20)

Souvenir des bords de la Loire en été.
Souvenir des bords de la Loire en automne.
Souvenir des bords de la Loire sous la lune.
Souvenir des bords de la Loire que je hume.

Souvenir des bords de la Loire qui perdure
Au-delà du grand calme, et qui pourtant rassure.
Car nous avons nagé entre les murs
D'une ville si large et à notre mesure

De la vie... Au-delà de la campagne qui dure
Sur les bords de ces rives qui nous capturent.
Mais aujourd'hui nous revient cet automne :
Blessure d'une vie monotone et peu sûre... !

Et les bords de la Loire qui chante
Où nous nagions de concert et d'entente

Le chemin clair II

Et d'où ton souvenir qui aujourd'hui me hante
De sa voix monotone m'enchantaient.

Qu'y pourrais-je donc faire à présent
Qu'au large ciel s'y dévide le temps ?
Ce temps d'automne qui ainsi nous chavire
Lorsque moi de ton froid je descends

Pour me mettre à l'abri des géants
De la Loire et de tous ses manants
Qui sur les rives larges d'antan
Voient resurgir ta mémoire en chantant

Lorsque je hume ton nom sous le vent ?

1332- Automnale n° IX (25)
ou Résurgence de l'automne

I

Tu te penches sur ton passé.
Tu écoutes à la porte dorée
Toute une vie et toute une année
Lorsque l'automne poudroie.

Le jour descend par la vallée.
Sa cendre éparse au tapis épais.
Danse le long et fort carillon
De nos étés ocres et blonds !

Mais quand la vie reflleurira
Sous la pelisse des sous-bois
Où irons-nous, toi qui me tends les bras ?
Où irons-nous, parés de ton arôme

Qui vibre tout là-bas ?

Le chemin clair II

II

Car l'arbre pleure à l'orée de nos vies
Et sa douleur s'épanche en un tapis
De mille fleurs et mille fruits garni
Comme un écueil sur le bord de nos vies.

Et moi j'irais m'enfoncer dans le ciel
De cette vie qui s'étale à merveille.
Ornée de paix, de sapins, de soleil :
Chuchotements, résonances vermeilles !

Car tout au loin, l'arbre pleure le jour
Quand sa forêt interpelle le sourd...
Dans son brouillard, se lève un matin gourd
Lorsque l'hiver dépouille nos atours !

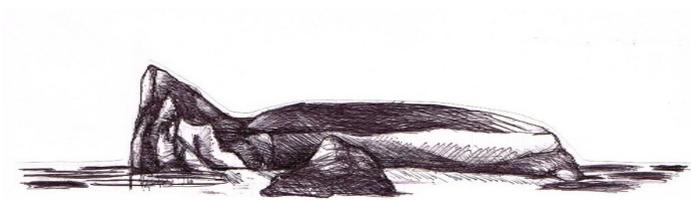
1333- Automnale n° X (25)



Triptyque II à partir de *Feuillée*, fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2023

Le chemin clair II

III/ TEL UN PARFUM D'UNE ÎLE LENTE



Une île, stylobille sur papier © Xavier Hiron, 1996

Ce matin gris des nuits d'oracles.
Versants effarouchés par la noirceur cruelle
Telle une étoffe rebelle et presque évanescente.
Et cet entendement humain distant de nous
Comme la cime le serait de sa montagne.

Et cette écharpe lourde des jours
Radote ici et s'agglutine
À ce long firmament d'étoiles
Lorsqu'une étoile de pierre jaune
Quittant sa ribambelle
Vient contempler sous l'eau du ciel
D'elle-même, son avers mystérieux.

L'idiotie s'impatiente
Humaine et spontanée.
Couronnant l'immortelle brisure et
La vallée bleue aux parfums surannés
En descendrait de son trône.

Ainsi travaillent-elles les hommes
Ces nuits exsangues et sans secours.

Le chemin clair II

Les hommes : sous leur sang prisonniers
Leur cœur blessé, gloussant d'amour.

812- *Ce matin gris...* (21)

Imaginez l'orage
Sous un grand océan d'acier.
Imaginez dedans ses pluies
Ou fiers, ou souples, ou effrontés
Des arbres à la base renflée.
Leurs racines flétries, leurs voiles citadines :
L'abri inconsistant des tempêtes rageuses
Aux longs mâts tortueux.

Cette magnificence : légèreté du temps.
Et des rouleaux courent le long
Dès que le regard frôle
Cette aile bleue de l'océan !

L'éclair de vie s'est enterré
Dans le terrier sombre des crabes.
Mais où que l'on se tourne
Ce fantastique bruissement reste incessant
D'un grand galop de l'océan.

Et tous, ils contribuent
Un à un amenés
Contre le feu des îles lentes
À cette infinité du temps.

Ou bien - mais devrais-je le dire
en regard de nos vies de vivants ? -
À cette impunité du temps.

813- *Imaginez l'orage...* (24)

Le chemin clair II

Est quitté ce chemin
Sous le temps englué.
Et tout soudain sont retrouvés
Tel un tout fortement mêlé
L'asphalte noir bordé de vert
La chute précieuse des fruits
Et cette chère terre lourde.

Enfin, quelques gouttes de pluie
Au soleil se sont embrumées.
Et immédiatement après
Cette odeur forte des poussières
S'est levée.

Lenteur grise des îles, quiétude retrouvée.
Et j'en vois même qui creusent leur tombe !
Puis ces heures atonales
Soudain ont chu, miraculeuses
Dans l'entremêlement fragile des feuillées.

Le chemin tourne rond
Sa rondeur des années.
Et tout en haut des cimes
Grand chagrin désœuvré
Qu'aurait-il su nommer pour l'homme
Ce chemin merveilleux
En guise de béquilles ?

814- *Est quitté ce chemin...* (24)

Voir des feuilles
Molles et nues comme des lianes.
Et l'eau qui chante et ricane
Intérieurement, sous la forêt.
Leurs effilochements d'argent
Et leur paisible luxuriance.

Le chemin clair II

Ou bien, sobres et clairs comme une roche
Et qui, telles, se balancent
- la translucide brillance des années -
Cachés aux brises des absences :
Les palétuviers mêmes.

Ces îlots gris, frangés de blanc
Sous le grincement tendre de l'air
Des troncs ouatés de coton grège.
Leurs pluies câlines et ambrées
Aux écorces grenues.
Aux fines lèvres écorchées
Quand l'aubier se boursoufle
Aux frêles gerçures plissées.

Et se reverra-t-elle, alors
Cette lente profondeur des lumières
Mises sous l'éteignoir d'une eau ?
Et qui va, poursuivant, telle une onde
La couleur vive des parures
Perdue sous l'œil des océans ?

815- *Voir des feuilles...* (25)

Matin encore et jour de brise.
Forts parfums des esprits, et qui se brisent.
Palmes des bananiers, lesquels balancent
Aux doux à-coups du ciel qui danse.

Les cocotiers agitent et tendent
Leurs filaments hauts et vrillés.
Et colorés par l'ambre et colorés de sombre
Ou du vert vif d'une émeraude !

Puis ce vent s'épanchant dans son désert.
Moussu sous le pli d'une vague

Le chemin clair II

Lorsque s'égrène aux heures lentes
Le son des galets remués...

De forts pétales jaunis
Savent au rouge-sang virer
Tandis que fanent doucement
Leurs fleurs si lourdes et dénudées.

Puis encore : pénétrer cette quiétude.
Cette douceur qui loue
Jusqu'à l'ivresse des plongées.

La clameur essentielle
De ces grands feux rivés
À cette hauteur même
D'une infinie journée !

816- *Matin encore...* (23)

Voici ce grand courroux d'orage.
Ce long courroux qu'on a versé
Sur une île qui serpente
- ô cette force massive
Et mâle comme un sang ! -.

Cette île, ses versants ondulés
Tel un long sexe de femme
Dans sa beauté ostentatoire.
Sous sa crinière de feuilles luisantes
Affolée comme un soir
Et qui s'élève et qui s'enivre :
Une chandelle sobre penchée
Sur sa belle journée !

Le couteau émoussé
À la surface des eaux.
Le voici donc, ce grand et fort courroux !

Le chemin clair II

Un vent grossier agite le long spasme des arbres
Sous l'éclaboussement fécond.

Et cette écume blanche :
Sa belle masculinité d'argent
Dans l'éjaculation constante de la mer !

Ainsi en est-il des grands sexes
Qui racornissent, puis flétrissent...
Ou bien ils brûleraient avec la mer.

817- *Voici ce grand courroux...* (24)

Écrire comme ça, dans le frais du matin
À l'instinct, au jugé.
Écrire tout cela : fruits, légumes, fleurs, oiseaux.
Leurs formes expressives aux parures superbes.
Puis leurs lentes attentes, cette immobilité plombée.

Cette attente de rien, hélas !
Dans la dérive des puissances
Sans savant dénuement.
Attente d'un ressassement :
Vérité des présences
Dans ce très lent éclatement du temps !

Et de l'amour, des joies entrelacées.
Mais sans vain ressentir
- cette vulgaire exubérance du moi -.

Or toi, île superbe. Oui, toi, la chair blessée
Tel un lotus assis sur le secret de l'océan.
Oui, toi, île frangée de vagues
Et flamboyante de beauté
Que ferais-tu, ainsi prostrée
Au creux de tes journées ?

Le chemin clair II

Oui, que ferais-tu
Toi qui es vie offerte
Aux grands dieux lares des tropiques
Et qu'il faut espérer ?

818- *Écrire comme ça...* (24)

Là, des troncs s'effeuillent
Comme des artichauts.
Ici, il en est d'autres
Aux cœurs empanachés.
L'instant peut-il renaître, alors
En sa vie primitive
À chaque vague renouvelée ?

De onze heures à onze heures
De minuit à minuit
Cette notion perdue du temps
De l'avancée même des heures.
Et celle, absurde désormais
Des chevauchées du monde.

Car, poussières vertes des marées
Vives brassées d'un bel azur
Défierait-on un temps si calme
Sous ton soleil radieux
Aussi facilement qu'on défierait un dieu ?

Non. Nous quitterons ce monde
Et sa tendre poussière
N'emportant avec nous hors la tombe
Qu'un étrange tressage de feuilles, un natté.
Et ses reflets blonds mordorés
Riant aux coquillages
Sur une grève lésée...

819- *Là, des troncs...* (25)

Le chemin clair II

Sentiments avivés
Que le caquètement des poules
Appelle. Et puisque leur répond
Têtue et engoncée dans une moindre réalité
Cette immobilité lassante des jours.

L'avenir est un psaume.
Puis il est parsemé de poissons frétilants
Du dard des raies Manta.
Puis est lavé un chiot qui vient juste de naître
Dans la vague calme des mers. Et les pêcheurs
Au loin, se dressent sur le lagon
Et croient ainsi qu'ils marchent sur la mer !

De petits passereaux
S'assemblent aux pelouses
Sous l'arbre magnifique.
Branches tendues vers l'horizon
Il définit son cercle d'ombre
Aussi élégamment que les bords d'un chapeau.

Plus loin encore, l'anguille verte
Et sa silhouette d'argile.
Elle qui imprime sa lente et fluette mesure
Aux mouvements fuyants d'une île !

820- *Sentiments avivés...* (22)

L'assemblage galant
Du coquillage et du tressé
Aux vastes flamboyances de nacre.
Aux plissures perlées
Par l'imagination exquise
Et pleinement rythmée
De nos grands yeux marins.

Le chemin clair II

Couler ce mimétisme de la mer
Ces sons étranges des corps voilés
Dans l'enspiement du monde.

Dessins souples. Cris fermes ou déliés.
Et ces tressages sombres ou serrés
Qui nous installent aux grands labeurs.
Et jusque sur les peaux lisses comme des mangues
À peine tatouées !

Mouvements ascendants
Au pur chanter d'azur.
Aux colliers des coraux sur de l'or blanc.
La mare. La chute d'eau qui bruit
Exalte à notre insu
Ce sentiment tenace de terrien
Quand la nature, elle, travaille
Dans un écrin d'eau saturé
À son artisanat secret !

821- *L'assemblage galant...* (24)

Ici ne souffle aucun esprit
Si ce n'est celui du vent
Mêlé aux dieux embruns.
Cette pagaille est inaudible
Et couverte de bruits d'oiseaux
Dans un air frais et porté d'un matin.

Un tout petit mulot
A traversé la chambre.
Et ces massifs, toujours
Et sûrement en fleurs
Sous la chicane des enfants
Dans le ricanement des mers !

La lumière qui se lève
Avec cérémonie.

Le chemin clair II

Imprécise d'abord
Bientôt avec ampleur.
Non pas certaine d'avoir conquis
Un territoire neuf.
Mais vorace et sûre pleinement
D'avoir toujours été là !

À ses côtés, l'air est pauvre et haché
Telle une simple conjecture.
En lui, se révélerait-elle
Cette sérieuse cathédrale pers
Diffuse et fluide du langage ?
Elle, enfouie sous une vague
Dans cette longue et souple
Écriture aléatoire.

822- *Ici ne souffle...* (28)

Une telle abondance de chiens.
Et cette nouvelle impression, qui nous revient
Sous les mains fines de l'océan
D'une image assombrie.

Végétations sublimes : tubes enchevêtrés
Comme aux flancs arrachés des usines.
Les crêtes acérées d'anciens volcans détruits.

Et l'oiseau blanc à l'empennage raide
Volant vers d'autres îles...
Car à chacune d'elle, désormais
Sa mesure de temps, de pluie et de soleil.

Et ventres retournés
Des pirogues rangées attendent...
Leurs longues pointes effilées
Telles des dagues gris-acier

Le chemin clair II

Répondent aux formes rouillées
Et belles, par le sel et la brume !

Certaines, telles des pales d'avirons
Quittant le lit de nos marées serviles
Qui sembleraient nous dire :
« D'où viendrait-elle cette écume
Si ce n'était d'un dieu ?
Et fouettée d'un vent
Indolent et rameur ! »

823- *Une telle abondance...* (24)

Puis l'esprit des ancêtres
Abrisés par les vagues
Vient, resurgissant des temples...
Et je ne parle pas de ces odeurs d'urine chaude
Qui règnent aux trottoirs !

Les marinas des bords de mer.
Leurs pontons en béton.
Ou furent-ils de fer ?
Puis l'enfilade des bateaux
Monstrueux, aux flancs dressés
Telles des alouettes.

Et de petites vieilles
Tout follement enchapeautées
Aux bancs allègres des églises.
Près des maisons à toits de tôles :
Pendues, là-bas, aux bouts des servitudes.
Plus un hôtel aux carènes pentues...

Des transports épicés.
Et que nous reste-t-il, alors
Après ces vastes traces brèves

Le chemin clair II

Perdues auprès d'un Ministère
Si nous n'avions été transis
Du simple vœu d'écrire ?

Puisqu'il pleut doucement sur cette île.

824- *Puis l'esprit des ancêtres...* (24)

Le sait-on ce qui fait
Qu'un homme, un jour, s'éveille
À sa conscience d'homme ?
Et ce contraste des lumières
Emprisonné dans son nuage
Comme un vent s'emprisonne
Tout au fond d'un poème.

La nuit supporte à peine
Ce grand rouleau des océans
Qui viennent s'écraser au fond de chaque passe.
Et leurs effondrements superbes et assidus
Font la vitalité des jours.

De plantureux manguiers
Dans leur ombre volée
Protègent de la mer.
Hier, la luxuriance des coteaux
Caressés par les rais
D'une lumière enrubannée.

Une île, forcément féminine
Et qui s'identifie à l'huître.
Voire à plus suggestif.
Un univers entier : jeune et vieux à la fois.
Tout un monde de différences !

825- *Le sait-on ce qui fait...* (23)

Le chemin clair II

Être levé avec le jour
Et de la vie n'attendre
Non plus aucun secours.

Poète sombre de la nuit
Poète vierge de la mer.
Mais travailler dans cette belle lumière
D'un demi-matin assouvi.

Les cocotiers, ces grands aérateurs
Aux filaments d'argent
Qui dansent par les vents
Accompagnant toujours
Ce lent avènement des pensées brèves...

Ces éoliennes du passé
N'ont de présences qu'à venir.
Et leur très haut soleil
Pour nous, fera reluire
Toutes ces semences nacrées...

Les tam-tams ont chanté.
Les danses sont dansées.
À renfort de grande eau
D'un bananier on a lavé
Toutes les feuilles et les tiges !
Et je reviens aussi
Vers ce chemin abandonné
Chargé d'une tristesse.

Le verbe, ce matériau
Ne serait-il qu'un outil
Comme un autre ?

826- Être levé avec le jour... (28)

Le chemin clair II

Il pleut de pieux insectes
Sous les lampes vernies.
Les étoiles côtoient
Leur réel infini.
Des perspectives blanches
Ont fondu sous les jougs
Des cymbales ambrées.
Sur l'esplanade des herbes
Les arbres sont coiffés. Au loin
La dorsale joyeuse des marsouins
Fend la crête rieuse.

On sape les bambous
À leur base d'été
Et l'eau exalte ses couleurs
Autant que le ferait
À coup sûr la lumière !

La terre : rouge-sang des oxydes.
Et couleur des bauxites
Qui gisent, totalement éventrées
Le long des routes rapiécées.

Même un ciel, vers la nuit
Présente des lueurs de lagon bleu.
Et ses braises paisibles, le soir, brillent.
Elles qui portent joie
À tout poème descriptif !

827- *Il pleut de pieux insectes...* (25)

Indolence, nonchalance
Sont ferments poétiques
Sous un soleil qui cuit.

Le chemin clair II

Ce temps qui file d'eau
Au rythme sombre des pagaies :
Car aucun océan
Jamais n'a ressemblé
À ce vieux masque flanqué d'algues
Et d'odieux coquillages.

Or la femme, cet écho...
Et la femme est miroir
Dans lequel l'océan
Veut se voir, éventré.

La sieste couve lentement
La faille obscure du langage.
Loin des forces et des marées
Loin des trombes de mer...

Dans les trous d'eau et de rocaille
Cette symphonie des poissons
Et toutes leurs couleurs !
Car c'est une morsure
- grands terrains vagues d'âmes -
Que les senteurs apaisent.

Et le satin profond
De l'endormissement
Lorsque les doux frémissements
Font comme un lent remous !

Là, le dur soleil éteint de nous
Tout désir de candeur.
Car lourds en lui qui s'émerveille
Nos désirs sont mineurs.

828- *Indolence, nonchalance...* (31)

Le chemin clair II

J'ai rempli des cahiers
D'école étant enfant
Mais n'imaginai pas
Que tout cela fut vrai.

Cette violence contenue
Comme cachée sous le boisseau.
Et cet art incessant du fragment
Et d'une vie, comme dévitalisée...

Nul autre continent à perte de vue.
Seul, au bout des appontements
Que celui boursoufflé
Des nuages. Et terminer sa vie
Ainsi, dans des eaux poissonneuses
Entouré d'alevins. bercé de bénitiers
Qui viennent picorer jusqu'au creux d'une main.

La femme nue dans le ruisseau.
Une plage de sable blanc
Pour ultime rencontre...
C'est tout l'art du fragment.
Et donc, du dépérissement
- que dis-je ? - et poussé à l'extrême !

829- *J'ai rempli des cahiers...* (21)

Le chemin clair II



Photographie de mon jardin (dans l'attente de retrouver mes 6 photographies originales de Tahiti ?) © Xavier Hiron, 2015

Des arbres plumes. Des têtes de plumeaux.
Ou esseulés en haut des crêtes
Des îles noires, parfois. Des îles sombres.
Car la violence est contenue
Jusque dans les nuages.

Puis des routes-digues
Des routes à fleur d'eau.
Et ces jardins d'eau pure
Lorsque la terre rétrécit.
Les barques suspendues
Des nasses dans les roseaux.
Et plus loin - très loin -
Du jaune au rouge, du bleu au sombre
Cette élégie du vert qui pousse à la débauche.

Un étal de fortune
Coincé au bord des routes.

Le chemin clair II

Car toute architecture, ici, est délabrée
Si ce n'était celle des églises clinquantes !

Puis le temps est changeant. Ô ce temps empesé
Où s'enlisent les douces vicissitudes humaines
Jusqu'à la plage d'écume blanche !

Car il n'est de raison, hélas
Que le temps qui s'entête
À vivre assidûment.

830- *Des arbres plumes...* (24)

Vivre nu dans sa case
Au bout d'un chemin creux.
Une amazone passe
Une manie florale
Fixée dans les cheveux.

La lune darde ses croissants
À ne plus savoir qu'en faire.
La nuit est bleu limpide.

De loin fondent les cormorans
Et d'eux, les ordres sont jetés.
Plus la voix douce d'une femme
Qui m'a interrogé.
Des tourterelles de terre
Nous entourent :
Plus fainéantes que des poules
À qui l'on n'a coupé les ailes
Sous aucun prétexte.

Jusqu'à l'orage des déluges
Nous enserrant de sa très prompte plénitude.
Car l'eau stoïque est décevante
Qui nous ressemble...

Le chemin clair II

Excès de tout. Excès d'orage
Du vent et de l'absence. Excès d'attente.
Mais ne rien voir - non, ne rien voir ! -
Vraiment de tout cela
Avec un œil occidental.

831- *Vivre nu dans sa case...* (26)

Les poules piaillent encore
Sous leur pesant déluge
Et se cachent sous des feuillages
Sous des toits en cascades.
Puis dans l'instant d'après
Ces beaux continents bleus
Sur l'océan du ciel.

Et ce corps souple d'une femme
Frôlant de ses parfums
Légère - ô si légère ! -
Les doux massifs de tiarés.
Au-dessus d'elle, tel un chapeau fleuri
Ces arbres vieux - et si majestueux -
Qui sculptent dans la lumière...
Et puis ces bruits assourdissants
Et proprement jetés des colonies de merles
Qui se pressent dans le manguier !

Dominer le lagon, alors
Du haut d'une corniche.
Comme il aura fallu
En prendre de la hauteur
Pour avoir une idée de ce qu'est le lagon
Avec ses fleuves intérieurs !

Le chemin clair II

Mais vivre de si peu ou même de rien
Cela est trop peu et ne nous mène à rien.

Nana ! *

832- *Les poules piaillent...* (26)

* « Adieu ! » en tahitien.



Photographie de mon jardin (dans l'attente de retrouver mes 6 photographies originales de Tahiti ?) © Xavier Hiron, 2015